

LEE SEUNG - U

DU MÊME AUTEUR

L'Envers de la vie, roman, Zulma, 2000.

LA VIE RÊVÉE
DES PLANTES

Roman

*Traduit du coréen par Choi Mikyung
& Jean-Noël Juttet*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,
à l'exception d'extraits à destination d'articles
ou de comptes rendus.

Ouvrage traduit et publié avec le concours
de la Fondation Daesan, Séoul.

ISBN:
2 - 84304 - 372 - 7
978 - 2 - 84304 - 372 - 7

Titre original: *Sikmuldeuleu Sasaenghwal*
© Lee Seung-U

N° d'édition: 372
Copyright © Zulma, 2006, pour la traduction française
Diffusion: Seuil — Distribution: Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site
www.zulma.fr



« Pourquoi riez-vous ? »

Lorsque, ouvrant des yeux ronds, elle m'a posé la question, moi je songeais à tout autre chose. Rouge à lèvres moiré, short moulant, la fille n'avait pas l'air d'apprécier. Sans doute me prenait-elle pour un client réfractaire. Bien entendu, je ne me souciais guère de savoir si elle avait un tant soit peu d'humour. Je me disais seulement que son rouge à lèvres faisait un peu bizarre. Rien de plus.

J'étais au volant de ma voiture, vitres baissées, et elle avait passé la tête par la fenêtre. Les genoux raidis, elle tendait sa croupe en arrière, si bien que je ne pouvais me faire une idée précise de sa physiologie. Le bâillement d'un ample T-shirt m'offrait en revanche une vue plongeante sur le galbe superbe de ses seins. La décence eût exigé que je détourne mon regard, mais, franchement, cela ne me vint pas à l'esprit. J'ai poursuivi notre conversation sans quitter ce spectacle des yeux. Après tout, si elle se tenait ainsi, c'est qu'elle était fière de ses seins, et il aurait été indélicat de la décevoir. Je l'ai interrogée

sur sa taille, sur son âge, la priant de se tourner, de faire quelques pas, enfin je lui ai demandé si elle accepterait de se démaquiller. Elle m'a répondu qu'elle mesurait 1,60 m et qu'elle avait vingt-deux ans ; elle ne comprenait pas pourquoi elle devrait se démaquiller. Au lit, confia-t-elle, ça ne poserait pas de problème (cela, sur un ton malicieux, avec un sourire salace). Au lieu de se redresser, elle rétorqua : « Mais, monsieur, c'est une jument que vous êtes venu chercher pour votre étalon ? » Quant à faire quelques pas, elle ignora complètement ma requête. Pour finir, elle me mit sèchement le marché en main : « Alors, c'est oui ou c'est non ? »

Ça m'avait rappelé une scène. Un vague souvenir, par association d'idées. Et j'avais ri. Pas vraiment ri : juste une esquisse de rire, aussitôt effacée.

Où avais-je donc vu ce film ? Sans doute dans l'une de ces salles de la banlieue de Séoul où, à l'époque de ma fugue, il m'arrivait de passer la nuit pour économiser le prix d'une chambre d'hôtel. C'était un long-métrage d'un réalisateur iranien assez connu. Son nom, Abbas Kiarostami, je l'apprendrais bien plus tard. Comme mon objectif n'était pas d'aller voir tel ou tel film en particulier, le sujet m'importait peu. J'avais entendu dire qu'il était bon, mais cela ne signifiait pas forcément qu'il visait un public cultivé. Parmi les spectateurs, les gens comme moi ne manquaient pas. Franchement, je ne comprends pas pourquoi on prétendait

que c'était un bon film. En général, aussitôt dans un fauteuil, je m'endors. Mais certains soirs, mille pensées vous assaillent. Cette nuit-là, pour une fois, j'avais donc suivi les images sur l'écran, bien que de façon un peu distraite.

C'était un film sans aventures ni tension dramatique, ni humour, ce qui, à mon sens, définit parfaitement un film ennuyeux. Pourtant, celui-là n'était pour finir pas si nul puisqu'il avait laissé une trace dans mon souvenir. Je ne me serais jamais douté que l'une des scènes, lovée au fond de ma mémoire, resurgirait ainsi, en des circonstances sans rapport avec cette projection.

Le regard du personnage principal (un type à la recherche de quelqu'un qui accepterait de l'enterrer) manifestait la ténacité et l'acharnement. Lorsque la fille m'a demandé sèchement : « Alors, c'est oui ou c'est non ? », j'ai eu l'impression de me trouver dans la même situation que le héros du film. Raison pour laquelle j'ai laissé échapper un petit rire goguenard. Comme lui, j'étais au volant, conduisant avec lenteur (je devais donner l'impression de me balader sans destination particulière), comme lui j'étais en quête de quelqu'un qui consentirait à me rendre un service. Pour le protagoniste du film, cependant, la quête avait duré toute la journée, peut-être même plusieurs jours. C'était différent dans mon cas : j'avais quitté la maison au coucher du soleil, cela faisait à peu près

deux heures que j'errais, et environ quarante minutes que je traînais dans cette rue à rouler au pas, vitre baissée de mon côté pour mieux reluquer les filles adossées aux arbres et échanger quelques mots avec l'une ou l'autre.

Pourquoi donc l'homme du film ne m'avait-il pas paru désespéré? Il était tellement calme, tellement consciencieux, il avait l'air simplement d'un employé à son travail, tout dévoué à sa société, et non pas d'un gars résolu à quitter ce monde. Est-ce que, moi, je donnais la même impression? Avais-je l'air de quelqu'un en train de faire consciencieusement un travail qu'on lui aurait confié?

Mon rire avait été ma réponse, mon ricanement plutôt. Je ne répondais ni par oui ni par non, je n'avais besoin de répondre en aucune façon. Je savais bien que je n'avais pas de raison particulière d'être désespéré, ni content de moi non plus d'ailleurs. Mais cette fille ignorait ce qui se passait dans ma tête et l'éclairer ne me semblait pas nécessaire, ni même utile.

« À ton avis, qu'est-ce que je cherche? » lui ai-je demandé sans cesser vraiment de sourire. En me toisant, perplexe, elle a d'abord paru vouloir faire l'effort de deviner, intention vite dissipée pour laisser place à la fureur.

« C'est oui ou c'est non? » La question assénée pour la troisième fois, elle me mettait en demeure

de répondre. Tout son problème était de savoir si je la voulais ou pas. Elle me pressait de choisir un terme de l'alternative, excluant toute autre possibilité de choix. Il se pourrait bien que pour la plupart des gens (hormis les sophistes qui adorent les complications) tout, dans notre monde, se ramène à des alternatives aussi élémentaires. Hamlet lui-même, qui passe pour le modèle de l'homme réfléchi, n'a-t-il pas, en se posant la question de savoir s'il fallait vivre ou mourir, réduit les interrogations fondamentales à un dilemme simpliste? En va-t-il ainsi dans la vie? Et comment peut-on être aussi caricatural?

Je me demandais également si le personnage du *Goût de la cerise* (titre du film iranien en question) était vraiment décidé à mourir. Que voulait-il au fond, se donner la mort ou continuer de vivre? Peut-être avait-il tout simplement besoin qu'on réponde à sa place. Allez savoir si, après tout, ce n'était pas dans cette seule intention qu'il cherchait quelqu'un, prétendument pour l'assister dans son suicide. Voilà pourquoi sa quête était si précautionneuse : il ne cherchait pas un vulgaire fossoyeur, mais un homme qui prît sa vie en main. Si ce quidam remplissait la fosse de terre, lui mourrait, dans le cas contraire, il vivrait. Le héros du film échappait au désespoir parce qu'il n'avait que cinquante pour cent de chances de mourir, moins encore peut-être. Le réalisateur voulait

sans doute montrer que ceux qui se suicident ne sont nullement prédestinés.

Mais moi, je n'avais pas de raison particulière de prendre des airs désespérés. D'autant que je n'étais pas aux trousses d'un individu qui déciderait de mes jours. Ce que je briguais, c'est une personne avec qui satisfaire un désir charnel. De plus, il ne s'agissait pas même de « mon » désir. Le désespoir, la gravité, ce n'est pas vraiment mon style.

« Monte! », lui ai-je dit, tout en pointant le menton vers le siège du passager avec le sérieux de celui qui vient de prendre une décision capitale. Elle s'exécuta avec un petit sourire content qui voulait dire : « Je savais bien que ça se terminerait comme ça. » Pareille vulgarité m'était désagréable. Mais c'était probablement sa façon d'exprimer la part de fierté qu'elle avait en elle. Inutile d'en prendre ombrage. Dans son for intérieur, vraisemblablement, cela avait à voir avec sa conscience professionnelle. Petite fierté qui, ma foi, méritait le respect. J'ai remonté la vitre et j'ai roulé sans plus rien dire. Les lumières des magasins, des deux côtés de la rue, filaient comme des comètes.

Dès que les rues animées ont disparu dans notre sillage, elle s'est mise à bavarder. « Les hommes sont ridicules. Pourquoi font-ils tant de manières alors qu'ils savent parfaitement où ils veulent en venir? » Elle a croisé les jambes. Son short, en remontant plus haut, a découvert une cuisse bien en chair.

Avec ses hauts talons maculés de terre, elle allait cochonner ma bagnole, mais j'avais décidé de fermer les yeux. Elle a continué, d'un air bougon : « Si vous êtes venu là, c'est que vous en aviez envie : alors pourquoi faire des manières? Pourquoi y aller par quatre chemins? Les hommes, ils font presque tous comme vous, au moins huit sur dix. Et vous faites comme si c'était nous qui vous embarquions. C'est ridicule! Vous pensez que vous avez l'air moins bestiaux comme ça?... Et puis, quelle importance! » Elle s'est arrêtée pour poser les yeux sur moi. Manifestement, elle attendait que j'acquiesce, mais je ne bronchais pas. Elle a repris : « Qu'est-ce que ça peut bien faire, d'avoir l'air bestial? Les hommes, c'est bien des bêtes, non? »

« Arrête tes conneries, ai-je grondé à voix basse. Tu ferais mieux d'enlever cette couche de maquillage. » Pourquoi me suis-je montré aussi brutal, je ne sais pas trop. Sans doute parce qu'elle parlait de bête. Le mot me mettait mal à l'aise. Mon agressivité semblait la surprendre. Elle m'a scruté du coin de l'œil un moment, puis, voulant me montrer qu'elle n'était nullement impressionnée, elle m'a demandé sur un ton boudeur : « Pourquoi voulez-vous donc que j'enlève mon maquillage? » Elle commençait à m'agacer avec sa manie de poser des questions. « Parce que je te le demande! Enlève-moi d'abord ces boucles d'oreille en toc! »

Elle s'est rendu compte que j'étais énervé. Elle a continué : « Vous avez rien compris ! Vous me prenez pour votre petite amie ? » Je lui ai rétorqué que je n'avais nullement l'intention de faire d'elle ma petite amie ni de me comporter comme tel, elle pouvait être tranquille à ce sujet. « Alors pourquoi vous me demandez toutes ces choses ? » m'a-t-elle lancé tout en balançant sa jambe. Dans le fond, elle avait raison : pourquoi donc lui demandais-je toutes ces choses ?

Dans ma tête, il y avait une femme. Tandis que je traînais dans cette rue... non, à vrai dire, bien avant que je songe à m'y rendre, une femme occupait toutes mes pensées, et j'étais complètement accaparé par elle. La fille assise à ma droite ne s'était rendu compte de rien, mais moi j'étais en pleine confusion.

« Si j'ai fait la rue pendant toute une heure en voiture, bien sûr que c'était pour trouver une fille ! C'est pas ce qui manque, d'ailleurs. Ne va pas croire qu'il n'y en avait pas de plus jolies que toi. Mais pourquoi est-ce toi que j'ai choisie ? »

Ma question était certes un peu hypocrite, mais (tant mieux ou tant pis) elle n'a pas paru relever.

« C'est parce que je vous ai plu. C'est pas à cause de mes seins ? »

Elle a rigolé comme une grosse niaise en tendant sa poitrine vers moi. Je n'ai pas ri, ni même tourné la tête. Elle disait peut-être vrai. Elle avait une poitrine superbe, un corps sexy. Mais ce n'était pas mon goût

à moi qui m'avait guidé. Savoir si j'aimais ou non les grosses poitrines n'était pas la question.

Je lui ai jeté l'enveloppe conservée jusque-là dans la poche de mon anorak. Sa moue de mauvaise humeur disparut à peine le contenu découvert. « Vous me donnez tout ça ? », a-t-elle dit d'une voix émue. Je n'avais pas la moindre envie de partager son émotion. Je lui ai demandé, de nouveau, d'ôter ses boucles et de se démaquiller. Non sans lui rappeler que je venais de l'acheter et qu'elle devait savoir à quoi ça l'engageait. « Entendu, c'est pas bien difficile. » Elle a rangé ses boucles d'oreille dans son sac avec l'enveloppe. Elle s'est mise à se frotter la frimousse avec un tampon de coton. À l'insu de la fille, tout en songeant aux pouvoirs de l'argent, je lançais quelques coups d'œil sur ce visage qui se libérait d'une épaisse couche de crème blanche.

Elle n'avait pas achevé que nous étions parvenus à destination. Il ne nous avait pas fallu plus de vingt-cinq minutes. La rue (ici, ni magasins, ni lumières) était obscure et quasiment déserte. Les voitures filaient à vive allure, les passants étaient rares. Avant même de descendre de voiture, on sentait une odeur d'herbe qui flottait dans l'air. En juste vingt-cinq minutes, nous avions quitté la ville. La ville et la campagne se côtoient de si près !

Bien visible sur la façade du bain public, alibi d'un *love hotel*, le mot « Éden » en lettres lumineuses semblait flotter dans les airs, surmonté du picto-

gramme habituel en forme de vapeur d'eau qui permet d'identifier ce genre d'établissement. Le bâtiment, sinistre, évoquait ces châteaux hantés qu'on voit dans les films d'horreur. La fille ne paraissait pas du tout éprouver cette impression. Tant mieux, après tout. Elle ne pouvait plus éloquemment exprimer sa simplicité, à la limite de la niaiserie, ce qui démontrait la pertinence de mon choix. « Tu es charmant », m'a-t-elle susurré alors, en se penchant à mon bras, d'une petite voix nasillarde. Je me suis dégagé de son étreinte pour me diriger vers le bâtiment qui crachait de la fumée. Marchant sur mes talons, elle devait penser que j'avais refusé son bras par timidité. C'est son ricanement qui m'avait amené à cette conclusion. Elle se trompait. Et moi, je me gardais bien de la détromper.

À la réception, on m'a donné la clé.

CHAPITRE 2

Elle était furieuse. Elle hurlait, clamant que je l'avais trompée, ce qui n'était pas vrai. Moi, je n'avais rien à me reprocher. Je ne lui avais pas raconté de salades. Je ne lui avais jamais promis de coucher avec elle. D'accord, c'est moi qui l'avais choisie, mais est-ce que ça m'obligeait à coucher avec elle ? Je ne pouvais être tenu responsable de ses interprétations. Elle n'avait pas le droit, non plus, de me traiter d'escroc. Si je ne l'avais pas payée, soit ! Mais elle avait reçu une rétribution généreuse, au point d'en être tout émue. Escroquée, elle n'aurait pas braillé plus fort. Sa réaction était tout à fait hors de propos. Au bout du compte, c'est moi qui me retrouvais dans la situation de la victime, victime de reproches absolument immérités.

J'étais donc dans mon plein droit quand je l'ai rattrapée par les cheveux et que je lui ai filé une gifle pour la ramener dans la chambre. D'accord, c'était un peu brutal, mais ce n'est pas moi qui étais en tort. Ressortir de la chambre à peine entrée ! Si quelqu'un ne tenait pas ses promesses, c'était

bien elle. Elle ne se doutait pas que j'étais resté aux aguets derrière la porte, et elle était loin d'imaginer que je lui filerais une taloche. Maintenant, elle ne savait plus trop ce qu'elle devait faire, et ce qu'elle lisait dans mes yeux la tétanisait. Elle semblait enfin prendre conscience du danger qu'elle courait en compagnie d'un inconnu dans un motel de banlieue.

« C'était pas prévu comme ça. » Elle geignait d'une voix toute douce en se frottant la joue. Elle ne songeait plus à protester. Plutôt à m'apitoyer. Pour autant, je ne me suis pas laissé attendrir le moins du monde. « Quelle promesse je t'ai faite ? Quand est-ce que je t'ai menti ? » Je lui ai relevé la tête en lui tirant les cheveux (elle était par terre). Elle m'a répondu, au bord des larmes : « Vous ne m'avez pas dit que c'était pour un autre... » J'ai ricané : « Quand est-ce que je t'ai dit que je coucherais avec toi ? Quand ?... Tu as rêvé ? » Désarmée, elle perdait toute velléité de résistance. « C'est vrai, vous ne l'avez pas dit, mais... » Dans sa phrase inachevée, il y avait comme une supplication.

« Allez ! C'est bon, rentre dans la chambre... si tu ne veux pas te retrouver infirme, toi aussi. »

Elle a parfaitement compris que je ne plaisantais pas. Moi, je ne doutais pas de l'effet de mes menaces, et j'avais raison. J'avais bien senti que c'était une fille simple, un peu niaise. Donc craintive. Et donc obéissante. Je ne m'étais

pas trompé. Elle est entrée dans la chambre en bougonnant des choses inaudibles non sans avoir jeté un coup d'œil sur mes poings toujours fermés.

Cela fait cinq ans que mon frère a perdu ses deux jambes. Quand ça s'est produit, je n'étais pas à la maison. Faut dire que je n'étais jamais à la maison, je me sentais mieux n'importe où ailleurs, j'étais tout le temps dehors, et un jour j'ai fini par quitter le domicile paternel pour de bon. Le corps sans jambes de mon frère, je l'ai vu pour la première fois il y a juste un an. J'étais revenu à la maison, mais surtout pas dans l'intention d'y rester. C'était à l'époque de Chusok, la fête de la pleine lune, à l'automne. J'étais tout seul au bureau et, subitement, j'avais eu un coup de bourdon. Je ne parvenais pas à dominer mon cafard, c'est ce qui m'avait poussé à revenir. Tous mes souvenirs enfouis remontaient à la surface. Voilà donc que j'avais terriblement envie de revoir ma famille. Malgré cela, si je n'avais pas croisé le pasteur de l'église que ma mère fréquentait et s'il ne m'avait pas donné des nouvelles de mon grand frère, je ne serais peut-être jamais retourné chez moi. Et si je n'avais pas vu de mes propres yeux mon grand frère amputé des deux jambes, si cette mutilation n'avait pas fait resurgir le complexe dont, auparavant, je souffrais devant lui, si ensuite je n'avais pas rêvé à ses jambes et si, dans mon rêve, mon frère ne m'avait pas demandé si ces jambes étaient les miennes, je ne serais pas resté.

Ce rêve, je l'avais fait trois jours après mon retour chez nous. Je marchais dans une obscurité totale, on ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. À chaque pas, je redoutais de tomber dans un gouffre. L'obscurité devenait de plus en plus épaisse, visqueuse. Au début, c'était juste une sorte de brume ; mais ensuite mes pas s'enlisaient dans une sorte de marécage. Il devenait de plus en plus difficile d'avancer. Le temps de dégager un pied, l'autre à son tour était pris dans une glu noire. Je regardais autour de moi pour voir s'il n'y avait pas un autre chemin. Derrière moi, tout était noir et poisseux. De désespoir, j'ai appelé : « Y a quelqu'un ? » Bien entendu, pas de réponse. Puis il s'est passé quelque chose d'encore plus affreux : comme je venais laborieusement de réussir à dégager une jambe, j'ai ressenti tout d'un coup une sensation de vide sous moi. Un frisson m'a parcouru le dos : ma jambe avait disparu ! J'ai regardé l'autre : pareil ! De frayeur, j'ai hurlé. J'ai crié tellement fort que la voix que j'entendais, elle n'était plus d'un rêve, c'était vraiment ma voix. Un peu plus tard, quelqu'un que je ne voyais pas m'a demandé : « Ce sont tes jambes ? » Cette personne me semblait venir de l'extérieur du rêve. Elle tenait une paire de jambes dans ses bras. Belles, musclées, solides, avec juste ce qu'il fallait de poils. Immédiatement, j'ai reconnu les membres inférieurs de mon frère. En même temps, j'ai eu la certitude que l'homme

que je ne voyais pas et qui tenait les jambes, c'était lui, c'était mon frère. Et, comme pour me prouver que j'avais vu juste, son visage m'est apparu aussitôt. Ses jambes ont disparu dans l'instant où j'ai découvert sa tête. De nouveau j'ai crié. Le cri a jailli hors du rêve, il a retenti dans le monde réel. Je me suis réveillé.

Mon premier geste a été de palper mes cuisses et mes genoux. Ensuite je suis allé m'étendre à côté de mon frère qui dormait. Là, j'ai compris que je ne le quitterais jamais plus.